BERNARD CHAMBAZ

CARO CARISSIMO PUCCINI

L'UN ET L'AUTRE

Gallimard

Extrait de la publication

L'un et l'autre

Collection
dirigée par J.-B. Pontalis

Extrait de la publication

Bernard Chambaz

CARO CARISSIMO PUCCINI

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Extrait de la publication

à Antonio Pistilli

Extrait de la publication

Enfin j'allai au spectacle, on donnait le *Matrimonio segreto* de Cimarosa, l'actrice qui jouait Caroline avait une dent de moins sur le devant. Voilà tout ce qui me reste d'un bonheur divin.

STENDHAL

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Je suis démoli.

Puccini relit la lettre qu'il vient d'écrire, d'une traite, sans hésitation ni repentir. Peu importe la date exacte, il ne se remet pas de la mort de son frère.

Un autre jour, d'autres mots s'imposent avec la même netteté. Je suis quasi un homme mort.

Michele avait cinq ans de moins que Giacomo. Il était né trois mois après la mort de leur père et il avait hérité de son prénom. Malgré la différence d'âge, ils s'entendaient bien, ils s'adressaient des cartes postales souvent drôles pour se donner des nouvelles. Et si la mort de sa mère avait attristé Puccini et ravivé la peine causée par la disparition d'un père qu'il avait peu connu, tout cela s'était produit somme toute dans l'ordre et différait de cette tristesse affreuse qui aujourd'hui le démolit.

Il prend dans le tiroir du bureau où il l'a rangée la carte de visite imprimée par son frère sitôt arrivé de l'autre côté de l'océan.

Extrait de la publication

MIGUEL A. PUCCINI
Prof. de piano et de chant
Rép. Argentine

Il retourne la carte, il la fait tourner entre ses doigts comme une carte à jouer, un valet de pique, qu'il finit par escamoter. Puis il regarde aussi longtemps que possible la photographie qu'il avait conservée. Michele est assis avec désinvolture, à la terrasse d'un café ou dans l'atelier d'un photographe qui a posé devant son appareil le décor d'une terrasse de café, pantalon et veste en cotonnade achetés dans une boutique de demi-luxe, chaussures boutonnées, l'air confiant. Au verso, il avait noté de son écriture hâtive, comme des croches sur la portée quand il composait en troisième année de conservatoire, « à Giacomo, Miele ».

Il avait embarqué dix-huit mois plus tôt, un 3 octobre, un parmi les deux cent mille partis à la conquête de l'Amérique cette année-là, soutenu par la bénédiction de son frère et de ses sœurs. Grâce à l'oncle pharmacien, il avait pu payer le billet de la traversée, trois semaines de bateau en troisième classe, en compagnie de Ghigo, un ami d'enfance pourvu d'un bon sens commercial.

La première année, ils n'avaient presque pas échangé de correspondance. Puis le 1er novembre, Michele écrit une longue lettre où il donne des

nouvelles, liste de patronymes lucquois, d'espèces d'oiseaux et de fruits exotiques, de prix des marchandises les plus diverses qu'il achète grâce aux leçons de musique prodiguées à des jeunes filles de bonne famille, calendrier des lignes de paquebot, concert qu'il doit donner dans une salle au nom prestigieux. À ce titre, il bénéficie d'une demi-colonne en première page d'un journal. L'article signale qu'il est le frère d'un célèbre maestro. La précision flatte Puccini. Pourtant l'échec d'*Edgar* le rend amer. Un moment, il imagine rejoindre Michele, il lui expose ses difficultés financières, l'oncle pharmacien exige le remboursement du prêt consenti pour ses études musicales, intérêts en sus. Il est sur le sable, il se plaint d'en être réduit à manger des bottes d'oignons. Il est prêt à émigrer et, tant qu'à faire, que ce soit carrément chez les Peaux-Rouges.

La réponse de Michele n'est guère engageante. Il explique qu'il travaille comme un esclave, pour des clopinettes, d'autant qu'une crise économique ruine les *Porteños* et que le change devient désastreux. Alors il s'en va à Jujuy, dans la cordillère, où l'attend un poste de professeur de chant et d'italien, un salaire honorable, deux cents écus pour le chant, cent pour l'italien, de quoi voir venir. Le voyage tient de l'épopée : un orage d'une violence rare, la voie de chemin de fer emportée par les eaux, une charrette tirée par des mules sur

Extrait de la publication

un sentier pierreux, une attaque d'Indiens Guaranis armés de flèches et de poignards qui contraint les passagers à se défendre avant de déguerpir, chacun sur une mule, deux cents kilomètres à travers des reliefs désolés. Pas étonnant qu'il compare Jujuy à un pays de cocagne, des vivres à gogo, quatorze élèves, le secrétariat du consul en supplément, le loisir de se consacrer à la composition musicale, une marche qu'il intitule *Ferrocarril* pour la fanfare des chemins de fer argentins. Il se félicite d'être bien reçu par l'aristocratie locale, composée d'une forte colonie lucquoise. Mais il est trop bien reçu par la femme d'un de ses nouveaux amis qui prend la mouche et lui demande réparation en duel. Son rival blessé, Michele doit s'enfuir à cheval.

C'est par une correspondance de Rio de Janeiro dans le *Corriere della Sera* que Puccini apprend la mort de son frère. Un mois plus tard, une missive de Ghigo lui apporte quelques précisions.

Michele est donc retourné à Buenos Aires à cheval avant de prendre le bateau pour Rio et rejoindre Ghigo dans la province où il avait ouvert un négoce. Les premières semaines sont agréables, jusqu'au soir où Michele se sent fiévreux. Pendant huit jours, il vomit des glaires noires. La nuit du 12 mars, c'est fini. Bien sûr, ce n'est jamais une consolation, mais l'épidémie de fièvre jaune fait des ravages et on compte des centaines

de morts par jour. *Caro carissimo Giacomo*, j'imagine ta tristesse.

La lettre de Ghigo ne dit pas si le cadavre a été enterré ou incinéré.

Puccini est envahi par les regrets. Il se rappelle les bons moments qui apparaissent après coup comme des moments de grâce, des jours entiers de joie franche et des instants de bouffonnerie qui rendent la vie vivable. Et puis, il a l'intuition de l'injustice que constitue l'annonce de « la mort du frère de Giacomo Puccini ». Il se reproche aussi sa négligence, les lettres qu'il ne lui a pas écrites, les lettres trop rapides où il ne parlait que de ses tracas. Pour autant, il n'aime pas que sa sœur aînée ait dit que pour « quasi un homme mort » il se portait plutôt bien.

Le jour, il est hanté par la voix de Miele qui s'efface et par le souvenir des dimanches de récital à l'orgue où il l'attendait, devant le labyrinthe à l'entrée de San Martino. Les nuits, il ne sait plus très bien.

En tout cas, jamais plus il n'évoquera son frère.

Extrait de la publication

2

Torre del Lago n'est encore qu'un simple nom dans les guides de tourisme pourtant de plus en plus nombreux et exhaustifs.

Puccini connaît déjà l'endroit car il est venu traîner ses basques dans les parages et il connaît la tour et le lac qui lui donnent son nom. Par une belle journée d'automne, il jette donc son dévolu sur ce hameau, à une dizaine de kilomètres de Lucques, une douzaine de maisons en tout et pour tout, l'accès malaisé, un calme à peine troublé par les braconniers et les peintres du dimanche venus badigeonner des panoramas inusuels, loin des vues de la tour de Pise.

Par chance, le logement est bon marché. Puccini loue d'abord deux des trois chambres d'une demeure occupée par le garde-chasse du marquis Ginori-Lisci qui deviendra son ami Carlo malgré la distance irréductible entre un fils de marquis et un fils de musicien. De la maison, on a une vue

Extrait de la publication

sur le lac, sur la végétation qui le borde, sur les barques amarrées à un ponton en bois. En moins d'une minute, on a les pieds dans l'eau. Ce lac est la propriété de Carlo. Il n'a rien à voir avec le rond parfait et inquiétant de l'Averne, davantage avec Trasimène, mais plus discret, moins propice aux batailles, pas plus de trois quatre mètres de fond qu'on touche avec la rame.

La maison est dépourvue de confort, mais qu'importe, il a la conviction qu'il y travaillera bien. Son éditeur lui a enjoint de choisir un sujet à succès. Alors, depuis un an, il planche sur le livret de *Manon Lescaut*, il débarrasse l'histoire du fatras qui l'encombre, il lui arrive de se prendre pour Manon, il voudrait offrir au public une passion italienne. En tout cas, Ricordi juge sa musique splendide et continue de le financer.

Elvira est venue avec sa fille et leur fils, un dimanche. L'endroit lui plairait mais elle le trouve très retiré, peu commode, surtout pour les enfants. Elle insiste, elle pense qu'il ne faut pas se précipiter. Tant qu'à louer, elle préférerait habiter une villa. Il fait valoir qu'il est tranquille, ici, autant pour travailler que pour flâner. Les paysans apprécient la simplicité d'un garçon modeste, drôle, trivial, et ils lui donnent du *sor Giaomo* pour *signor Giacomo*. À la taverne, il se fait de nouveaux amis, le patron, le savetier, les ravaudeurs de filets, un ancien boulanger, un vieux paysan qui lui donne

Extrait de la publication

des courgettes, des peintres, le docteur. Tout un chacun joue aux cartes et devise. On parle de chasse, des femmes et un peu du monde comme il va. Il mange, il boit, il grossit à vue d'œil.

Ses amis l'appellent *Puch*, ou *Poncino*, ces diminutifs l'obligent. L'hiver c'est une boisson idéale contre le rhume et le cafard, mêlée au jus d'une orange fraîche, autant la servir dans un petit verre afin d'en boire plusieurs, chaude de préférence, pourquoi pas flambée.

Quand les Puccini emménageront dans la villa, son piano droit Förster aura la meilleure place, près du bow window qui donne sur les palmiers nains du jardin, à côté d'un bureau encombré par des paperasses éparpillées sous une lampe à abat-jour en verre de Venise, dans une pièce pleine de meubles et de bibelots, non loin du râtelier et de ses trophées empaillés.

3

Chez moi, il y a des lits, des sofas, des sièges, des fusils, des tableaux, des chaussures, des horloges, de la bonne huile, des poissons, du vin de qualité, des cigares, du rhum, du café, des figues, deux latrines, un puits, des palmiers, un eucalyptus, etc. Puccini invite déjà ses amis et il donne des nouvelles.

Au mois de mai, il suit de loin les gloses autour de *Rerum novarum* qui agite le Vatican. Le pape, il en pense du bien parce qu'on ne voit pas souvent arriver sur le saint siège un cardinal qui fait de la réclame pour le vin tonique à la coca du Pérou. L'encyclique, il en pense également du bien. Elle condamne le socialisme parce que cette doctrine vise à l'abolition de la propriété privée. Il paraît que c'est même ce qui distingue l'homme de l'animal, son droit naturel à posséder. Le souverain pontife nous met en garde : le communisme est une peste mortelle qui s'attaque à la moelle de

Extrait de la publication

la société. L'encyclique n'en condamne pas moins la misère et la pauvreté qui pèsent sur la classe ouvrière. Puccini considère qu'elles pèsent aussi sur lui, il a une conception toute bourgeoise de la misère et, même à Milan, il n'a pas rencontré d'ouvriers à part quelques typographes et les salariés de l'usine d'électricité thermique cassant la croûte en bleu de chauffe à deux pas du Dôme, de toute façon il faudra attendre une petite dizaine d'années avant l'essor des industries alimentaires et de la métallurgie.

En revanche, il a rencontré Buffalo Bill. Le pape aussi, la preuve, le Wild West Show se déplace pour l'anniversaire de son élection. Buffalo Bill entre dans la basilique en pantalon et veste de peau de cerf perlée, accompagné du chef sioux Rocky Bear et d'une bande d'Indiens bariolés, rehaussés par leurs coiffes aux plumes encore plus éclatantes que les ailes des anges peints sur les murs des chapelles. Ils passent, très dignes, devant le baldaquin et sous les fresques de Michel-Ange, au milieu d'une foule tenue à distance par une double haie de gardes-suisses, hallebardes à la main et sabres sur le côté, les Indiens vaguement méfiants, la main sur leur tomahawk, distraits par une rumeur sourde quand le pape apparaît dans sa chaise à porteurs, en robe blanche et mules rouges, précédé de ses cardinaux et archevêques vêtus d'écarlate et de violet, toute la pompe de la cour

Extrait de la publication

ecclésiastique et militaire, Rocky Bear s'agenouillant et faisant le signe de croix comme on le lui a montré, le pape lui accordant sa bénédiction, Buffalo Bill se contentant de s'incliner, le pape regardant l'éclaireur droit dans les yeux et remontant sa robe avant de s'asseoir sur son trône pourpre frangé d'or pour écouter le Te Deum.

Après l'apothéose romaine, la troupe remonte vers le nord, honore les invitations des anciens grands-duchés. Le colonel Cody arrive à Milan avec ses cent quatre-vingts chevaux, ses dix-huit buffles, ses élans, ses daims, ses mules et ses ânes, ses Indiens et ses cow-boys à la parade dans leurs vestes brodées de piquants de porc-épic. En onze jours, le spectacle lui rapporte 120 000 lires de recettes. Puccini calcule vite le nombre de mensualités que la somme représente. À ce tarif, mieux vaut manier le pistolet que la lyre. En tout cas, la tournée finit à Venise où les Sioux sérieux comme des papes posent pour l'éternité dans la nacelle des gondoles.

Dans un autre registre, le chef de l'Église catholique reste hostile au divorce. La législation italienne ne le contredit pas. Si on veut maintenir l'ordre moral et le principe de propriété, ne plaisantons pas. Le mariage se dissout donc par la mort d'un des époux, pourquoi pas le mari, Narciso Geminiani, descendant du Geminiani qui composa quarante-deux concertos grossos, un

Extrait de la publication

représentant en vins et spiritueux qui se plaisait à chanter, une voix de baryton, et qui eut la brillante idée de mettre son ami Puccini au piano pour donner des cours de chant à sa femme. Narciso s'en va souvent, Elvira est mince, élancée, blonde, elle a vingt-cinq ans, deux enfants. Un beau jour, elle quitte le domicile conjugal sans s'inquiéter du scandale, en butte au mépris et aux rebuffades de la bonne société, et cette indifférence à la bienséance, Puccini lui en saura gré jusqu'au dernier jour.

Au mois de mai et de *Rerum novarum*, Michele est mort depuis deux mois. Puccini fait tout pour ne pas y penser. Alors il reprend *Manon Lescaut*, il travaille dur. L'automne, un aspect du livret finit par le frapper : la mort de son héroïne en Amérique, cette coïncidence n'a certes rien à voir avec une prémonition, c'est en Louisiane et non pas au Brésil, mais quand même.

Quoi de neuf? À part la maison de campagne à Torre del Lago, il y a la mise au point du moteur à essence, l'invention du fer à repasser électrique et la découverte du premier pithécanthrope à Java. Personne ne prête attention à la naissance d'un petit Sarde d'origine albanaise dont on reparlera, bientôt bossu, Antonio Gramsci.

Achevé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 26 octobre 2012.
Dépôt légal : octobre 2012.
Numéro d'imprimeur : 82931

ISBN 978-2-07-013827-2/Imprimé en France.

244094

Extrait de la publication

Caro carissimo Puccini
Bernard Chambaz

Cette édition électronique du livre
Caro carissimo Puccini de Bernard Chambaz
a été réalisée le 02 novembre 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070138272 - Numéro d'édition : 244094).
Code Sodis : N53065 - ISBN : 9782072473630
Numéro d'édition : 244096.

Extrait de la publication